

LIVRE

Un Camus à oublier

Oublier Camus, d'Olivier Gloag, est un ouvrage impitoyable. De bout en bout. Une autopsie. Un autodafé. L'auteur s'interroge sur ce qui, de la pensée d'Albert Camus à ses incarnations littéraires, fait problème au point d'inverser l'image de soleil universel qu'on en a habituellement à droite comme à gauche.

Par **Jacques Alessandra**



La controverse part de ce consensus autour de l'œuvre. Depuis la mort de Camus dans un accident de voiture en 1960, à l'âge de quarante-sept ans, chaque lecteur y va de son interprétation et de sa récupération partisane. Des nostalgiques de l'Algérie française aux pieds-noirs progressistes, de la gauche à la droite, chacun revendique une filiation et veut sa part d'héritage. À en devenir suspect. Signe que chez Camus on trouve tout et son contraire. Selon le mot de Fredric Jameson employé dans sa préface, un symptôme de « discordance » entre l'être et le paraître, l'image et la réalité du prix Nobel français le plus lu dans le monde. Dans son essai, Gloag progresse par rafales. À déboulonner les statues. Multipliant références et citations, s'appuyant sur des interventions publiques, analysant des articles parus dans *Combat* et *Alger républicain*, il n'a de cesse d'épingler les contradictions qui émaillent le dire et le faire de l'écrivain. L'enjeu est de taille. Il est plus politique que littéraire. Il s'agit de dresser le portrait d'un homme double. En clair, celui d'un penseur paradoxal prêt à louer les grèves et les acquis sociaux de 1936 ou à s'élever contre la misère en Kabylie, et, dans le même temps, être le premier à défendre la présence française en Algérie, à réclamer une trêve civile en œuvrant pour un « colonialisme à visage humain ».

Gloag insiste longuement sur les différences idéologiques entre Jean-Paul Sartre et Albert Camus, sur leur désaccord quant au recours à la révolte (Camus) ou à la révolution (Sartre) comme moyen d'émancipation collective. L'occasion d'évoquer l'anti-communisme de Camus dont *L'homme révolté* (1951) reste le bréviaire, et de rappeler son refus d'envisager l'indépendance comme un devenir du peuple algérien.

L'essayiste revient sur les massacres de Sétif du 8 mai 45 et les semaines sanglantes qui ont suivi dans la région de Guelma et de Constantine. Camus est alors sur place et signe une série d'articles dans *Combat* intitulés « Ni victimes ni bourreaux ». Il y condamne la violence, parle des « atrocités » des colonisés et de la « répression » des colonisateurs sans te-

nir compte de la disparité du nombre de victimes (150 morts chez les Européens, 15 à 20 000 chez les Algériens). Rien donc sur les assassinats de masse des civils algériens commis « par l'armée, la police et les milices pieds-noires ». Camus se contente d'en appeler à la justice qui seule « sauvera l'Algérie de la haine ».

Comme le souligne Olivier Gloag, « cette position pacifiste et moralisante favorise le statu quo ». Au pire, elle « comporte un appel à intensifier la colonisation », au mieux elle valide sa « volonté de réformer le colonialisme » dans l'esprit du projet Blum-Violette.

Les silences de Camus parlent aussi pour lui. Pas un mot de l'auteur des *Réflexions* sur la guillotine contre la peine de mort, pour empêcher l'exécution le 7 février 1957 à Alger de Fernand Iveton. Pas un mot non plus après la mort sous la torture de Maurice Audin le 21 juin 1957 dans une geôle du général Massu. On est, il est vrai, en pleine bataille d'Alger. Les deux jeunes gens sont membres du Parti communiste algérien, des pro-indépendantistes. Et qu'on ne vienne pas crier au contexte. D'autres écrivains ou intellectuels de l'époque, Mauriac, Malraux, Roblès, Sartre, Henri Alleg, Jean Sénac, ont condamné ces exécutions et le recours à la torture. Pas Camus.

Maintenant les œuvres. Gloag les revisite à charge.

Avant d'être embarqué dans le problème algérien, Camus se complait dans « un rapport esthétique avec l'Algérie ». Ce sera *Noces*, les pages du bonheur de vivre rédigées dans les années 37 sous « l'éclatant ciel bleu d'une langue coloniale, d'une *Tipasa linguistique* », écrit Fredric Jameson.

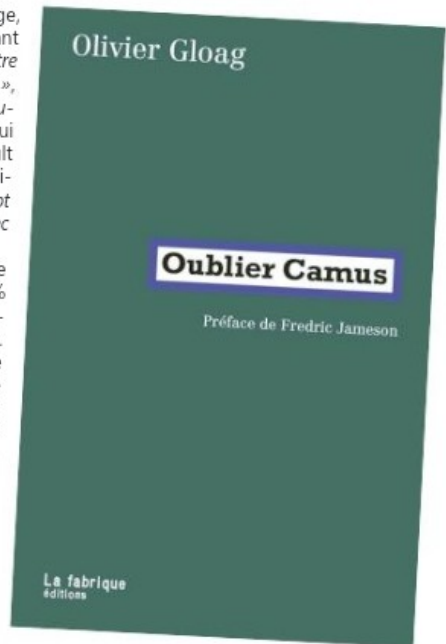
Son premier grand roman, *L'Étranger* (1942), met en scène un homme absurde,

amoral, antisocial, anti-mariage, anti-religion, assorti d'un flagrant « déni de l'Arabe en tant qu'être humain », « Déni d'identité », « déni de parole », des « figurants » sans nom ni prénom qui ne parlent pas. Et si Meursault tue l'Arabe sur la plage, c'est uniquement « parce qu'il interrompt et dérange sa communion avec la nature ».

Dans *La Peste* (1947) qui se passe à Oran où plus de 60 % de la population est européenne, il n'y a aucun Algérien. Pour Gloag, c'est une évidence : l'épidémie de peste qui ravage la ville et qu'il faut éradiquer, ce n'est pas « une allégorie de l'occupation allemande de la France, /.../ ce n'est pas l'Allemagne ou les Allemands, c'est la résistance du peuple algérien à l'occupation française. »

Dans *Le Premier Homme*, roman autobiographique inachevé, publié à titre posthume en 1994, Camus revient sur son enfance pauvre mais heureuse en Algérie. En redonnant vie à son père mort à la guerre de 14 quand il avait un an, il restaure le mythe du pied-noir conquérant et fondateur, « /infusant/ l'idée, écrit Gloag, qu'aucun autre homme n'était présent sur cette terre avant lui. Lui c'est Cormery, c'est l'Européen d'Algérie, c'est Adam. » Et de conclure : « C'est là, incontestablement le roman d'un écrivain colonial. »

À ce jeu de dénigrement, le carrousel des images de l'écrivain célébrées à souhait, vous savez, le citoyen du monde, l'humaniste intransigeant, le fils de la lumière, l'homme libre, l'épris de justice, tout cela



s'agrège, s'emballent et impose page après page jusqu'à dévoiler un « Camus post moderne avant l'heure ». À l'image d'une France actuelle « qui tend à faire oublier son passé impérial et à ignorer son présent néocolonial ». À l'image d'une « certaine gauche qui masque insidieusement son racisme et son impérialisme avec une fausse universalité ».

Inutile de se leurrer. L'intérêt du livre de Gloag est de dire haut et court ce que l'on savait ou supposait déjà sans jamais se l'avouer. Certes, ce Camus-là est à oublier, mais à condition de ne pas oublier le reste, l'immensurable reste qui fait œuvre et continue de nous parler.

La fabrique éditions - 15 euros.



Albert Camus

Patriote

Editeur : Alpes Azur Editions
SARL au capital de 30 000 euros
54, boulevard Général de Gaulle
06340 La Trinité
editionsalpesazur@orange.fr
Tél. : 04 93 18 45 30
Compte bancaire CRCA
La Trinité 436-359-41783
Gérant : Jean-Yves Lessatini
Directeur de publication : Robert Injey
Publicité : 04 93 18 45 30
editionsalpesazur@orange.fr
Abonnements : 04 93 18 45 30
editionsalpesazur@orange.fr
Sociétaire unique : SEVAC
Impression : 955 801 204 RCS NICE
Numéro ISSN : 2270-0412
Commission paritaire 0226C92180
Dépôt légal : date de parution
Redaction : 2, place Saint-Roch
06300 NICE

8 sur 8